

La Parole est aux Spectateurs

Nous publions cette semaine une nouvelle série de réponses reçues sur les films mis en discussion :

Remous, Itto.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils sont invités à nous adresser leur opinion sur ces films. Nous leur demandons seulement de limiter leur critique à une vingtaine de lignes et de ne pas écrire au verso de la feuille. Les réponses doivent être adressées à Pour Vous (La Parole est aux Spectateurs), 100, rue Réaumur, Paris. Dans l'impossibilité où nous sommes de publier toutes les lettres, nous nous voyons contraints de faire un choix ou un extrait parmi les envois qui nous parviennent.

Remous

Un type qui, physiquement, vaut Gary Cooper et Clark Gable, c'est Maurice Mailliot. Les Américains auraient découvert ce poulain, ils l'auraient fait travailler deux ans s'il avait fallu, et ils l'auraient sorti à grand renfort de publicité. Seulement, nous sommes en France...

Naturellement, le jeu fin et nuancé de Jean Galland est admirable. C'est un artiste de grande classe. Quant à cette pauvre Jeanne Boitel, elle joue tellement bien des marines qu'on comprend son tourment. Il y a deux scènes à raccourcir : celle de l'hôtel du Barrage et celle du rond-point du fauteuil (vous voyez sans doute ce que je veux dire) ; on devine qu'ils sont restés plusieurs heures et que, finalement, ils se sont endormis « d'aise » — bien sûr, ce n'est pas drôle, et c'est justement pourquoi on pourrait le raccourcir. La photographie est bonne, et à part trop de remous, ce film sympathiquement humain attire l'attention.

NOLLEZ, Biarritz.

Remous est le type du film qui nous ferait regretter la disparition des plus immenses vau-devilles militaires. (Ah, mais non !)

La pire littérature — celle d'un primaire qui aurait rapidement absorbé l'écume du surréalisme — s'étale tout au long du film, moins dans le sujet que dans l'expression des images, dans des symboles du premier degré, dans des successions de plans d'un goût douteux, qui sont cause de l'indifférence du public (dans les deux salles où j'ai vu Remous... accidentellement !) et de notre ennui.

Par ailleurs, l'absence de toute psychologie, même rudimentaire, détache notre intérêt des personnages qui, l'un après l'autre, s'effacent dans la convention. Pas une fois, il ne nous est donné de saisir les pensées, les élans, les hésitations, les remords de l'héroïne, qui semble agir comme une somnambule.

Ce qui est admirable, c'est l'agencement publicitaire qui fit, dès avant sa présentation, un chef-d'œuvre de Remous. Cela est du grand art et, par là, M. Gréville s'égale aux plus grands « businessmen » d'Amérique. (Je vous ai laissé parler, mais vous êtes, à mon avis, aussi injuste que méchant.)

LE SAGITTAIRE, Paris.

Ce film ne m'a pas déçu, quoique ce soit une production hybride, qui s'apparente à la fois au parlant et au muet, et qu'il y ait beaucoup de réserves à faire. Malgré la hardiesse du sujet, le scénario est parfois d'une puérilité, d'une naïveté et d'une maladresse déconcertantes ; il semble que tous les personnages se soient entendus pour laisser Jeanne Boitel et Maurice Mailliot en tête à tête ; les situations sont mal amenées, ou plutôt ne sont pas amenées du tout, et quelques scènes sont franchement désagréables, notamment celle où l'on comprend clairement que Jeanne Boitel n'est pas le moins du monde amoureuse de Maurice Mailliot et qu'elle ne voit en lui que le détenteur du remède dont elle a besoin. Je sais bien qu'il fallait que ce fût ainsi, puisque c'est là précisément que réside le drame. Mais, après tout, ce sujet est-il aussi hardi qu'on a bien voulu le dire ? Cette cruelle aventure est, en somme, logique et inévitable, et ne saurait constituer un cas d'exception comme certains l'ont prétendu. Si nous retournons la situation en supposant que c'est la femme qui a été victime d'un accident quelconque et le mari qui est infidèle, tout cela devient extrêmement banal. Or, il n'y a ici aucune différence à faire entre un homme et une femme normale.

n'en déplaise à ceux qui disent le contraire. Je n'ai guère aimé le dénouement. Il nous donne à entendre que Jeanne Boitel sera fidèle au souvenir de Jean Galland, ce qui est assurément fort moral, mais le spectateur n'est pas dupe : il sait très bien que la mort de son mari, malgré le chagrin sincère qu'elle en éprouve, n'a pas changé, ne peut pas changer la nature d'une femme aussi ardente et que, dans quelque temps, elle reprendra un amant, Maurice Mailliot ou un autre. En résumé, je trouve que la réalisation d'un tel film ne s'imposait pas, bien qu'au demeurant il se laisse voir sans déplaisir et même avec quelque agrément, et qu'il rachète dans une certaine mesure ses défauts par la perfection de sa photographie et ses beaux éclairages. L'interprétation est excellente, et plus particulièrement celle de Jean Galland. Dans sa scène avec Lysne Clevers, si l'on peut appeler scène un si fugitif instant, il a su mettre dans une simple attitude et un geste à peine esquissé tout un monde de souffrance et de douloureuse résignation. C'est un grand, un très grand artiste qu'il faut admirer sans restrictions.

LES TROIS LUMIÈRES, Paris.

N. B. — Un détail : pourquoi Françoise Rosay, qui joue le rôle d'une Française, a-t-elle une fille qui parle notre langue avec un si détestable accent étranger ? (Nous supposons qu'elle a épousé un étranger et que la fille a hérité l'accent.)

Itto

Exceptionnellement, je publie cette critique d'une LONGUEUR DEMESURÉE. Mais cette opinion sur Itto provient d'un ancien colonial et m'a paru si intéressante que je n'ai pas hésité à vous en faire part intégralement.

Ce n'est pas sans quelque appréhension que je suis allé voir jouer Itto l'autre semaine. Moi qui ai vu l'Atlas, qui ai fait colonne avec la Légion, avec les tirailleurs, les goums et les partisans, qui ai vécu dans l'atmosphère réelle de la conquête, ou plutôt de la soumission des Chleuhs — des Chelabouhs, devrait-on dire — j'avais une peur intense d'être déçu, de ne voir qu'une pâle caricature de cette vie extraordinaire, qu'une vision déformée, soit par ignorance, soit même volontairement, du baroud africain.

J'ai été déçu. Certes, ce film est loin d'être mauvais. Il a des qualités incontestables, ne serait-ce que par sa vraisemblance, qui le place dans une autre catégorie de films que ce roman pur qu'est Les Lanciers du Bengale, par exemple.

Tout d'abord, la présentation, le scénario et la mise en scène de cette bande laissent beaucoup à désirer.

La présentation est déplorable. Dès le début, le spectateur est obligé de faire un effort pour lire les caractères gras qui nous présentent les acteurs et nous situent dans le temps et dans le lieu. Ce défaut s'accentue encore pendant le déroulement du film. Parfois, les sous-titres en blanc, nous traduisant d'une façon assez fantaisiste les paroles chleuhs, sont illisibles lorsqu'ils se superposent aux blanches djebbas des indigènes.

La netteté des prises de vues laisse encore à désirer. On donc est cette lumière du Maroc si vantée et qui se prêtait d'une façon merveilleuse à de belles photographies ? Les images sont troubles, ce qui gâche le plus grandiose des paysages, la plus émouvante des scènes.

Au début, le scénario est mal construit. Le spectateur ne comprend pas du premier coup ce dont il s'agit. (Et pourtant, nourri dans le sérail, j'en connaissais les détours.) Aucune transition entre les différentes scènes. Un exemple entre cent : nous voyons le toulib accepter de risquer sa vie pour aller soigner l'aviateur blessé, puis immédiatement nous sommes transportés en plein pays chleuh, où le même toulib se penche sur l'éclaté. Cette erreur nous ramène aux premiers temps du cinéma !

Encore une autre erreur technique : certaines parties de ce film empruntent ce que j'appellerai le style « mauvais ciné-journal ». On nous montre un panorama de bivouac pendant deux secondes, puis une tente d'officier devant laquelle Miloud nettoie son fusil, puis deux secondes après encore une nouvelle image : le spectateur est dérouté. Il n'a pas le temps matériel de se rendre compte de la nature de ce qu'on lui montre...

En ce qui concerne la réalisation du film, je trouve encore un assez grand nombre d'erreurs ou de fautes que l'on aurait dû éviter.

Tout d'abord, le cadre n'est pas ce qu'il aurait pu être. Il existe, dans l'Atlas marocain, des contrées grandioses où des oasis à végétation exubérante voisinent avec le « bled grâa », le pays maudit tourmenté et hostile, sans végétation, peuplé des plus purs Berbères au faciès aristocratique, et qui habitent encore dans leurs kasbahs moyenâgeux perchés sur des cimes imprenables. Pourquoi avoir tourné ce film dans une contrée du moyen Atlas, qui n'est guère caractéristique ?

Un bon point au conseiller indigène : je n'ai pas relevé de trop grosses fautes de vraisemblance dans toute la partie chleuh du film, hormis peut-être cet épisode où la fille du chef va laver elle-même son linge à l'oued, alors qu'une fille de naissance ne doit pas s'abaisser aux travaux réservés aux servantes de basse classe, même et surtout en pays berbère. L'interprétation indigène est bonne en général ; Miloud joue son rôle avec naturel et habileté, mais il est victime encore de la mise en scène. Le chef aurait pu être mieux choisi : j'en ai vu personnellement qui avaient une autre allure.

L'interprétation française, à part Simone Berriau, qui n'est pas mauvaise et témoigne de beaucoup de bonne volonté, est détestable, et c'est là une grosse faute. Songez aux trois officiers du Bengale ! N'importe lequel de nos anciens officiers ou sous-officiers des T.O.M. aurait personnellement avec plus de vraisemblance les officiers du bled. Sans allure, sans type caractéristique, sans ce comportement si particulier de ces hommes qui ont parfois quinze ou vingt colonnes sur le dos, impossible de recréer l'atmosphère du bled, du poste ou de la colonne... J'hésite même à croire que les quelques légionnaires que l'on nous montre (avec le calot, que je n'ai jamais vu au Maroc, même en garnison) sont de véritables légionnaires. On les prendrait plutôt pour de jeunes recrues parisiennes. Pourquoi ne nous avoir pas montré quelques types de bléards véritables, des Durands à l'accent allemand, des ex-officiers supérieurs russes ?

On dirait vraiment que l'on a eu peur de nous montrer les beaux soldats du Maroc : chasseurs d'Afrique (on en entrevoyait une douzaine à peine quelques secondes), légionnaires à peine nue de bled, tirailleurs en tenue de bled et non pas en tenue de prise d'arme aussitôt après le baroud, Moghkrainis et autres spahis dans leurs grands burnous multicolores !

Pourquoi ne nous avoir pas montré le vrai type de la femme du Maroc, de la vraie bléarde ? Le vrai type de la femme d'officier, qui aime le bled comme son mari ?

Et l'action ! Le spectateur est désorienté. A quoi assistons-nous ? A de véritables opérations ? A une tournée de police ? Quelle est la distance qui sépare cette base où les officiers ont des petites villas en maçonnerie, à l'extérieur de tout poste, de la dissidence ? Un kilomètre ou cent ? Pourquoi ne pas avoir montré un véritable départ de colonne, avec toutes les armes marchant derrière les partisans et les goums ? Ce n'est pas avec une poignée de partisans, je suppose, que toutes ces tribus insurgées ont pu être matées ? Sans laisser de côté la mission civilisatrice de la pénétration française, on aurait pu insister un peu plus sur les opérations militaires qui en sont l'indispensable prélude. Les Anglais n'ont pas eu peur de nous montrer les beaux uniformes de leurs troupes, qui trouvent pourtant leur équivalent dans nos forces coloniales...

Ce n'est pas pour le plaisir de critiquer un premier essai de film « impérial » français que j'accumule toutes ces objections, mais parce que je déplore vivement que l'on n'ait pas fait rendre le sujet comme on l'aurait pu avec peu d'efforts supplémentaires.

Quand donc fera-t-on du cinéma français ? Quand donc cette industrie sera-t-elle, en France, débarrassée des préjugés, des petites idées qui font de nos écrans la proie de l'étranger ?

Il est encore à réaliser, le film qui fera valoir exactement l'héroïque et bienfaisante épopée de la France en ses colonies. Partout, au Maroc, en Indochine et ailleurs, il y a une matière à de splendides réalisations qui ne demandent qu'un minimum de génie pour soulever l'enthousiasme d'une foule intelligente : le matériau s'offre tout seul. L'histoire et la géographie de la France d'outre-mer sont assez riches pour que nous n'ayons pas à aller chez les autres.

Quitte à paraître inféodé à certaines idéologies, je dirai franchement que j'aurais cent fois préféré voir une bonne réalisation d'un roman paru il y a quelques temps sur le Maroc : Les Hommes sans nom, dont l'auteur a saisi sans difficulté ce qui différencie le colon, le légionnaire, etc., du

métropolitain, dont l'auteur a su nous montrer le Maroc sous ces aspects multiples, depuis le modernisme des régions atlantiques, réalisé au voisinage des témoignages d'une civilisation raffinée, jusqu'à la grandeur sauvage du bled et de la dissidence... Les livres ne manquent pas, d'ailleurs, sur ce pays encore trop ignoré ou déformé par le cinéma...

A. G. FOUCAUD, Cannes.

D'un bout à l'autre d'Itto, on sent la volonté de faire œuvre originale et humaine. Et, forte de ce bel idéal, J. B. Lévy et sa collaboratrice ont chargé à qui mieux mieux leur scénario de détails justes en eux-mêmes, mais de peu de conviction. Qui veut trop prouver...

L'emménagement des histoires berbères et européennes nous aurait été rendu plausible par la grâce d'un savant découpage. Or, c'est fastidieux, quasi primaire. Voilà, tant pour les Arabes, tant pour les Français, tant pour la documentation, tant pour le sentiment. Et ainsi de suite...

Reconnaissons la beauté des paysages, la vérité des mœurs et l'art instinctif des indigènes. Félicitons Simone Berriau d'avoir courageusement affronté la langue, les attitudes et la sensibilité de la race la plus éloignée peut-être de nos conceptions européennes. Mais c'est la seule méritante du lot corporatif. Ses compagnons de métier ne font qu'aggraver les méfaits du découpage.

Georgette BONNEVILLE, Casablanca.

Itto est une merveille du cinéma français, et sa réalisation fait honneur à MM. Jean Benoît-Lévy et Marie Epstein.

La mise en scène a pour cadre une végétation luxuriante, aux contrastes variés.

Le renoncement de ce brave « toulib », qui a conscience de son rôle, à su donner par son activité l'idée de la pénétration française, avec l'impulsion nouvelle à notre champ d'action et ouvrant de vastes horizons. Cette force de caractère qui l'anime semble avoir pour attribut l'appel mystique du bled, qui en fait une ambiance fertile.

Simone Berriau a incarné avec un rare talent le rôle d'Itto : son jeu est parfait. Sa compatriote, Simone Bourday, toute faite de tendresse maternelle et de fidélité, stimule le dévouement pour la plus noble cause.

Les deux interprètes indigènes sont si naturels que leur action cadre très bien dans l'ensemble du film.

En définitive : image vivante et très vraie du rayonnement français parmi ces peuples aux mœurs parfois incompréhensibles ; seules les âmes de bonne volonté et d'esprit conciliant peuvent comprendre l'action loyale empreinte du vif désir d'atteindre un idéal de paix.

« Il faut les aimer un peu pour les comprendre. »

Robert L., Alger.

En marge des critiques

Laura-Coranda. — Il s'agit de la sérénade de Schubert.

Ernest et Guy. — Clark Gable, aux bons soins de la Metro-Goldwyn, à Hollywood, Californie, U.S.A.

Lilette. — Merci pour votre lettre. Donnez-moi votre adresse pour réponse.

Jean-Michel (Bordeaux). — Adressez-nous vos lettres. Nous transmettrons.

Igor. — L'entrée dans les studios n'est pas libre. Il faut écrire.

Rog. Cardel. — Je voudrais bien « incarner » votre lettre, comme vous dites, mais la place, hélas ! la place, cher lecteur !

Tamarion. — Norma Shearer, Metro-Goldwyn, Cooper, Paramount, Hollywood, Californie, U.S.A.

Jocelyn. — J'ai transmis votre lettre à Malvina.

Miss Anti-Dubbing. — Publierai bientôt votre lettre. Merci.

Le Cousin Canadien. — Vous avez raison. Nous ferons attention à ces délais une autre fois. Amitiés.

CESAR.

(L'Homme des Commentaires.)

(A suivre.)

NOS TROIS JEUX



Rébus : Problème n° 6



Rébus : Problème n° 7

PREMIER JEU “Les Rébus”

Depuis notre numéro spécial du 13 juin jusqu'à celui du 15 août inclus, nous publions des rébus photographiques représentant chacun le titre d'un film connu (les photos utilisées sont étrangères au film à trouver). Faites-nous parvenir vos réponses sur le bulletin spécial que nous publierons au moment voulu.

DEUXIÈME JEU. — “Les Sosies”

A vous de découvrir, au gré de vos voyages, des personnes ressemblant aux vedettes du cinéma. Combien de Gary Cooper et de Marlène Dietrich embellissent plages et stations estivales ! Envoyez-nous, jusqu'au 15 août, les photos des vedettes-imitations que vous aurez prises vous-même. N'oubliez surtout pas (nous ne l'avons pas mentionné dans notre règlement) d'inscrire au dos de chacune de ces photos, avec votre propre nom et adresse, ceux du sosie qui doit être, par ailleurs, photographié en pied. Un jury composé d'acteurs célèbres et de collaborateurs de « Pour Vous » sera chargé de choisir les meilleurs envois. Nous vous proposons, cette semaine, les deux derniers sosies : Marlène Dietrich et Gary Cooper.



Marlène Dietrich



Gary Cooper

TROISIÈME JEU “Le Couple idéal”

A qui uniriez-vous Charles Boyer, Chevalier et Clark Gable pour obtenir ainsi, selon votre goût, le couple moderne idéal ? Vous avez jusqu'au 15 août pour exercer votre imagination, votre psychologie et votre sens artistique en choisissant les partners de ces trois jeunes premiers parmi les vedettes féminines dont nous vous avons donné et dont nous continuons à vous donner les noms. Voici une troisième vedette que nous vous proposons : Jeanne Boitel.



Jeanne Boitel